Document généré le 17 juil. 2025 14:05

**Anthropologie et Sociétés**

# Patrick Baudry, *La place des morts. Enjeux et rites*. Paris, Armand Colin, Collection Chemins de traverse (dirigée par David Le Breton), 1999, 205 p., bibliogr.

Serge Chaumier

Volume 26, numéro 1, 2002

Politiques jeux d'espaces

URI : https://id.erudit.org/iderudit/000716ar
DOI : https://doi.org/10.7202/000716ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Chaumier, S. (2002). Compte rendu de [Patrick Baudry, *La place des morts. Enjeux et rites*. Paris, Armand Colin, Collection Chemins de traverse (dirigée par David Le Breton), 1999, 205 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, *26*(1), 206–208. https://doi.org/10.7202/000716ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

sein), même si diffèrent les modalités d'« alliance ». Celle-ci peut opérer au niveau individuel ou structurel (pour préciser le résumé p. 40) si elle a pour partenaire la communauté même ou un spécialiste officiant en son nom.

Si riche est l'entreprise qu'elle occulte un propos essentiel de l'auteur. « Ce qui m'importe au premier chef n'est pas l'efficacité propre des techniques, mais bien le processus de l'adhésion collective aux rituels. Et je formule l'hypothèse que la symbolique du désordre est la clef essentielle de ce mécanisme de reconnaissance du pouvoir "magique" » (p. 343). Qu'il me permette de préférer la formulation qu'il adopte p. 103 : « une pensée symbolique [est] efficace dans la mesure où elle permet de faire basculer les événements du registre d'un aléatoire absolu dans celui du rituel ».

## Références

DUPRÉ M.-C., 2000, « La fascination du désordre. Un comparatisme décontextualisé », *L'Homme* 156 : 247-258.

HAMAYON R., 1998, « Le sens de l'"alliance" religieuse : "Mari" d'esprit, "femme" de dieu », *Anthropologie et Sociétés*, 22, 2 : 25-48.

HELL B., 1985, *Entre chien et loup. Faits et dits de Chasse dans la France de l'Est*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

—, 1994, *Le sang noir. Chasse et mythes du sauvage en Europe*. Paris, Flammarion.

LEWIS I. M., 1971, *Ecstatic Religion. An Anthropological Study of Spirit Possession and Shamanism*. Baltimore, Penguin Books.

—, 1986, *Religion in Context. Cult and Charisma*. Cambridge, Cambridge University Press.

*Roberte Hamayon*
*École Pratique des Hautes Études*
*45 rue des Écoles*
*75005 Paris*
*France*
*Hamayon@u-paris10.fr*

---

## Patrick BAUDRY, *La place des morts. Enjeux et rites*. Paris, Armand Colin, Collection Chemins de traverse (dirigée par David Le Breton), 1999, 205 p., bibliogr.

On couche toujours avec des morts
*Léo Ferré*

Les études déjà classiques de Philippe Ariès, d'Edgar Morin, de Jean Ziegler ou encore de Louis-Vincent Thomas ont souligné, chacune à sa manière, les variations historiques et anthropologiques des rapports sociaux engendrés par le défunt. Mais la façon de considérer le mort conditionne également les liens entre ceux qui restent. Aussi Patrick Baudry invite-t-il à une réflexion globale sur l'idée de société. Dans un aller-retour stimulant entre les sociétés traditionnelles, notamment africaines, et les sociétés occidentales, l'auteur repère et explique

les mutations contemporaines. Plusieurs idées convenues, ou mal comprises à la lecture des travaux antérieurs sur la question, sont, au passage, clarifiées. Ainsi, Baudry démontre que l'on ne partage pas avec les morts dans la société africaine, qu'il ne saurait y avoir de familiarité, mais qu'au contraire des relations complexes de mise à distance sont instaurées. Davantage qu'un déni de la mort, la modernité invite, quant à elle, à une confusion entre vie et mort qui paraît justement dangereuse à l'auteur. L'écart proposé par le rituel permet ordinairement à l'individu d'éviter d'être totalement démuni devant l'absurdité et l'incompréhension qui le submerge face à la mort. La théâtralité de la mise en scène permet d'affronter une situation en communiquant sur l'incommunicable. Il s'agit d'avoir la possibilité d'une parole. La ritualité funéraire n'est donc pas qu'une gesticulation stupide et vide de sens, même si elle l'est aussi, elle permet d'établir d'une autre façon le liant social entre les individus et de situer le mort quelque part vis-à-vis de soi-même. Cet investissement distancé dans le rituel ne produit pas du sens mais permet d'affronter le non-sens. Aussi les gestes du corps ne sont-ils pas à analyser pour eux-mêmes, mais pour ce qu'ils permettent de communiquer au-delà de ce qu'ils disent dans l'immédiat. On ne saurait par conséquent comprendre les ritualisations en faisant des relevés mécanistes des enchaînements de gestes. Du reste, l'auteur montre que les ritualités se transforment et ne sont pas figées dans des structures immuables. Ce qui importe est d'en saisir les dimensions collectives. On prend ainsi la mesure de la complexité de ce qui se joue dans les rituels et de la prétention un peu vaine à vouloir en inventer de nouveaux. Les dimensions du rituel vont au-delà de formalisations conceptuelles consciemment construites.

La mise en suspens du rituel est également liée aux phénomènes de croyance. À ce sujet, l'auteur peut judicieusement faire remarquer combien certains investissements modernes ne fonctionnent plus. Comme si nous ne pouvions plus directement nous y investir, le rite devient un jeu ritualisé du rite. Faisant en quelque sorte acte de présence dans une ritualité dans laquelle il n'est plus investi, l'individu assiste à sa propre assistance. Ce décalage conduit inévitablement à un rite qui n'a plus prise sur l'événement, mais aussi aux sentiments de malaise couramment ressentis, à la sensation « de faire du cinéma », au moment où l'on est confronté aux tensions dramatiques de l'existence. Sans doute est-ce cela, phénomène social nouveau, qui conduit des familles à enterrer leur mort confidentiellement, dans la plus extrême solitude. Alors que l'enterrement était un temps de participation collective dans les sociétés traditionnelles, il peut devenir un acte de réclusion. C'est le positionnement de soi vis-à-vis du défunt qui a changé. Comme le montre Baudry, il s'agit de déterminer la place des morts, qui conditionne les formes du rapport social entre vivants.

C'est la culture elle-même, son socle et sa possibilité d'existence, qui vient s'enraciner dans la ritualité. D'où l'importance de la réflexion sur le rite que propose l'auteur. La mise en commun oblige à un échange autour de ce qui n'est pas partageable. Il s'agit de mettre en scène l'indicible et de mettre en sens ce qui échappe au registre de la signification. En tenant à distance les défunts, on détermine l'espace des vivants. Est assignée une place au mort pour neutraliser son étrangeté radicale et affronter l'effondrement qu'il engendre. Il ne s'agit donc pas d'accepter la mort ou de la résoudre, de « la gérer tel un problème », mais de construire un espace des morts qui permet d'établir une mise à distance nécessaire. Le refus de la mort, essentiel à toute culture, qui nécessite de la situer dans une extériorité, est en crise dès lors que l'on envisage une continuité entre le monde des vivants et celui des morts. Baudry dénonce à ce propos les errances des discours contemporains sur le rapport à la mort et fournit des clés pour penser la relation dans ce qu'elle a de fondamental. La mise en société que permet le rituel s'estompe de plus en plus derrière les bricolages individuels

et les « petits arrangements de chacun avec ses morts ». En pointant la dérégulation du rapport symbolique à la mort, Baudry met en garde contre les signes de porosité entre la vie et la mort, notamment dans ce qui s'invente actuellement, à savoir la prise en charge individuelle de sa propre mort ou la délégation à des spécialistes qui professionnalisent les liens funéraires. L'auteur aide à penser la nécessaire séparation et l'articulation incontournable entre le monde des vivants et celui des morts. À cette seule condition, selon lui, l'humanité est possible. Bien d'autres réflexions sont proposées dans cet ouvrage stimulant, notamment sur le rapport aux objets du défunt et à la transmission, sur la mémoire et le souvenir qui doivent composer avec l'oubli et la trace, sur la parole et le silence qui accompagnent le recueillement, sur le regard échangé ou porté sur la photographie de celui qui n'est plus. Une réflexion fondamentale sur l'être et le rapport à l'altérité, mais aussi, pour la discipline, une contribution importante sur le lien social.

*Serge Chaumier*
*Centre de Recherche sur la Culture, les Musées et la Diffusion des savoirs — CRCMD*
*Ancienne Faculté des lettres*
*Université de Bourgogne*
*36 rue Chabot-Charny*
*21000 Dijon*
*France*
*s.chaumier@wanadoo.fr*

---

## Denise Aigle, Bénédicte Brac de la Perrière et Jean-Pierre Chaumeil (dir.), *La politique des esprits. Chamanismes et religions universalistes*. Nanterre, Société d'ethnologie, 2000, 443 p., bibliogr.

« Les "grandes" religions à vocation universaliste [...] avaient, pensait-on, eu raison des coutumes religieuses des peuples chez lesquels elles s'étaient implantées. [...] Or les réalités contemporaines mettent au grand jour l'ampleur du décalage entre la puissance de propagation et son résultat » (R. Hamayon, p. 7). Le thème de ce recueil est ainsi annoncé. Ce livre fait suite à un colloque qui s'était tenu en 1997 à Chantilly. Il avait pour thème : « Chamanisme et religions universalistes ». Si l'emploi du terme « religions universalistes » ne pose *a priori* pas de problème, celui de « chamanisme » est plus délicat. Plus délicat parce qu'il ne fait pas appel comme ces « grandes » religions à des dogmes, des pratiques, une représentation du monde uniques et fixés par écrit. Au contraire, il regroupe sous un même terme un ensemble de rites, de visions du monde qui diffèrent d'une communauté à une autre. Le texte de Basilov souligne d'ailleurs la grande diversité que présente la figure du chamane due à la spécificité du chamanisme comme forme religieuse. Denise Aigle définit le chamanisme comme « un système symbolique englobant la vie matérielle, l'organisation sociale et les représentations religieuses de la société » (p. 6). Cependant, ces sociétés traditionnelles possèdent en commun une « conception dualiste de la personne et du monde » (Perrin 1995 : 6). Aussi bien dans l'homme que dans le monde qui l'environne, il est une part visible et accessible à tous et une part qui n'est accessible qu'à certaines personnes. Ces chamanes, capables d'accéder au monde invisible, le « monde-autre », sont reconnus socialement et jouent un rôle essentiel au sein de la communauté dans laquelle ils vivent. Bien que longtemps dénigré, le chamanisme, à la fin du XX^e^ siècle, a connu un regain d'intérêt.